

Antonin Moeri

Pap's

roman

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



« PAP'S »,
TROIS CENT CINQUANTE-SIXIÈME OUVRAGE
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION
DE JANINE GOUMAZ, DE BETTY SERMAN ET DE DANIELA SPRING
COUVERTURE ET MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE
PEINTURE DE COUVERTURE : LÉLO FIAUX, S. T., 1962,
32 X 42 CM, GOUACHE ET ENCRE DE CHINE, DÉTAIL
COLLECTION PARTICULIÈRE
AVEC L'AIMABLE AUTORISATION DE LA FONDATION LÉLO FIAUX,
LAUSANNE
PHOTOGRAVURE : CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE LA SOURCE D'OR,
À CLERMONT-FERRAND
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN FRANCE)

ISBN 978-2-88241-394-9
TOUS DROITS RÉSERVÉS
© 2015 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR
GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE
WWW.CAMPICHE.CH

1

UNE ANNÉE avant sa mort, mon père subit une opération... Dans un grand hôpital qui, grâce à sa collaboration avec les facultés de biologie et de médecine, joue un rôle de pointe dans le domaine des soins médicaux, dans cet établissement de réputation européenne, un chirurgien ouvre le ventre de mon père et y découvre deux tumeurs : une dans l'intestin, l'autre dans une voie biliaire située près de la veine cave inférieure... Après une opération qui dure plusieurs heures, je téléphone à ce chirurgien pour obtenir des informations. Le chirurgien se lance dans une longue explication et, quand il évoque les canaux biliaires, j'ai la maladresse de demander de quoi il s'agit.

— Quoi ? Vous n'êtes pas médecin ?

— Euh... non.

— Alors excusez-moi, je vous laisse.

Je retiens de sa longue explication que mon père est condamné. Cette nouvelle me bouleverse et quand, poussant la porte de la chambre où le patient est hospitalisé, je vois cet homme avec des

tuyaux dans les bras, la face pâle, le regard vitreux et les cheveux en bataille, j'éclate en sanglots. Je sais qu'il lui reste une année à vivre... Je nourris l'espoir que cette année se prolongera et que je retrouverai celui qui appréciait, chez son fiston, la nervosité, l'impertinence, la difficulté à tenir en place...

Sur une photo que je garde à portée de bras, mon père doit avoir sept ou huit ans : joli garçon en culottes courtes, un chandail sans doute tricoté par sa mère, d'étranges chaussures qui montent jusqu'à la base du mollet, laissant dépasser d'épaisses chaussettes qui vont jusqu'aux genoux... Il se tient droit, souriant, les bras le long du corps... Derrière lui, on distingue un poulailler, car son père avait acquis, dans l'entre-deux-guerres, une parcelle dans le haut d'un village. Il y avait fait construire une maison où le gamin semble avoir été heureux.

Le gamin souriant, chaussé de ces étranges souliers et fixant l'objectif avec une joie qu'on lui demande de contenir pour l'occasion, ce gamin fréquente l'école primaire dans le village où son papa distribue le courrier, où son papa joue de la trompette dans la fanfare municipale... Puis le gamin devenu adolescent doit monter tous les jours dans le train pour se rendre à la ville où il fréquente l'école secondaire.

Adolescent émotif et sensible à la féerie du monde – dans un *cahier* qu'il me remettra avant de mourir, il écrivait des phrases du genre *bruissement des oiseaux dans les arbres, je respire la vie, et ma main tremble (...)* toute la beauté de ce lac, quand le soir tombe –,

sensible à la splendeur des choses et capable de se laisser émouvoir, il fréquente des gens qui parlent des romans qu'ils lisent, de peinture et, peut-être, de politique... Il commence alors à peindre des paysages, des sous-bois, des visages, les montagnes aux contours mauves, les vignes juste avant les forêts, des filles aux yeux bleus... Il m'avouera un jour que, pendant un certain temps, il envisagea de devenir peintre.

— Mais la guerre a éclaté, me dit-il, j'ai eu peur de me perdre dans un univers dont j'ignorais les lois... J'ai donc promis à ma mère que j'étudierais la médecine. Elle m'a soutenu dans cette entreprise alors que mon père se méfiait de moi... tu sais, je commençais à lui tenir tête.

Mio padre se trouve en Palestine quand on lui annonce la mort prématurée de cette femme... Il comprend qu'il ne pourra pas assister à son enterrement... De cette femme qui occupa une grande place dans son esprit, il gardera un portrait photographique encadré au-dessus de son lit conjugal. Je me souviens avoir regardé ce visage surmonté de belles boucles et dont les yeux expriment une joie mêlée de tristesse... C'est d'ailleurs sous ce portrait en noir et blanc que mon père, après une agonie qui dura plusieurs jours, *rendit son âme à Dieu*, comme on dit au Brésil.

Peu avant sa mort, mon père me confia ses cahiers... *Je te les donne, tu en feras ce que tu voudras*... J'ai longtemps hésité avant de les sortir de la valise en cuir où il les avait glissés... Quinze ans après sa mort, j'ouvre la valise en cuir et, sans réfléchir à ce que je fais, feuillette le deuxième... Je veux savoir

ce qui se passe dans la tête de ce jeune homme qui, à vingt-cinq ans, vient de terminer ses études de médecine... Je tombe sur cette phrase écrite à Tel-Aviv le 25 août 1948.

*Le hasard peut nous mêler à des faits héroïques.
Mais où est le vrai héros ?*

Je me prends à rêver en fixant les immeubles par la fenêtre de mon bureau... Qui est donc ce fils de facteur des postes qui se donne la peine d'écrire un journal intime qu'il transporte avec lui dans ses déplacements autour de la Méditerranée, qu'il laisse dans sa chambre d'hôtel où, le soir venu, il écrit quelques phrases qui lui permettent de donner libre cours à ses émotions, à tout ce qu'il ne peut communiquer aux autres, aux collègues de la Croix-Rouge, aux généraux israéliens, aux employés des restaurants et des hôtels?... Qui est cet homme qui s'autorise ce type de description, de réflexion, de questionnement?...

Il ressemble à Toscanini et me coupe les cheveux, la barbe, sur un air de musique. J'allais chez ce coiffeur appelé Vincent, il était de petite taille avec une grande moustache noire, il ne parlait jamais. Au mur pendait un tableau où l'on pouvait voir deux bateaux entrer en collision, l'un coupé comme un pain par le milieu. À la fin (j'attendais ce moment avec impatience), Monsieur Vincent versait un liquide parfumé sur ma tête, et je sentais cette eau couler entre mes cheveux, j'étais fou de joie... Insondabilité de cette époque, grèves sans fin de mon enfance où je m'étendais chaque jour; jeune fille aux yeux rieurs,

petites vagues que j'écoutais, larges pierres où je m'étendais pour raconter à cette amie une histoire que je croyais vraie. Il n'y avait aucune entrave à ma folie, à mon bonheur. Les hommes ne comptaient pas (un jour j'appris qu'ils ne m'oublieraient pas, eux, mes juges). Où sont allés tous ces jours ? Où suis-je allé moi-même ? Je sais que je ne dois pas mourir aujourd'hui. L'autre jour à Tibériade : ce vol immense d'oiseaux blancs à long bec, qui passa avec un bruit de remous.

Cette façon de cadrer l'espace du salon de coiffure pour placer le possible lecteur dans une position particulière me surprend sous la plume de quelqu'un qui prend des notes, sans doute pour s'épancher, certainement pas pour développer des stratégies d'écriture (il ne se soucie pas de mise en forme littéraire du quotidien). Le tableau pendu au mur, la grande moustache noire, le liquide parfumé coulant entre les cheveux du jeune employé de la Croix-Rouge, transportent le lecteur dans une échoppe où le jeune diplômé en médecine revoit les plages de son enfance, la jeune fille aux yeux rieurs à qui il racontait une histoire qu'il croyait vraie...

Il dit *que je croyais vraie* et non *qui était vraie*... Cette histoire qu'il croyait vraie, qui pourrait être vraie, fut certainement inventée, du moins partiellement inventée... Ou bien pensait-il, en écoutant les propos d'un ami, que l'événement avait réellement eu lieu ? En tous les cas, mon désir aujourd'hui est de raconter une histoire, celle d'un dénommé *Émile*, homme réservé dont on n'a jamais su exactement ce qu'il pensait.

Certes il aimait parler, recevoir des amis, entreprendre des excursions, offrir aux siens des vacances d'été à la montagne, mais... comment dire?... C'est comme s'il avait eu le projet d'entretenir un certain flou, un mystère autour de lui, de préserver un espace de liberté hors duquel il se serait étioilé... C'est précisément cet espace de liberté qui m'attire, autour de quoi je voudrais graviter ces prochaines années, que j'aimerais *interroger*, comme on interroge sa destinée, l'horizon ou le silence...

Mais qui est ce jeune homme, diplômé de médecine, qui se permet ce genre de lyrisme, cette emphase qui fait sourire et, à la fois, bouleverse? Je passe de longues heures à me demander ce que je pourrais faire de ces notes qu'il m'a remises peu de temps avant de tirer sa révérence... Impossible de me rappeler avec exactitude comment il m'a donné cette valise en cuir contenant ces cahiers, dans quelle pièce de la maison où j'ai grandi... Je reste assis devant mon ordinateur, jambes croisées, le regard perdu entre les pavillons au bord de l'eau d'une estampe d'Hokusai... Qui pourrait m'aider dans cette entreprise de remémoration?

Il y a quelque temps, j'aurais pu interroger ma mère mais, désormais, ses souvenirs ne sont plus que des lambeaux... Elle perd rapidement le fil de sa pensée ou, même, de ce qu'elle veut dire. Il lui est difficile, après son accident vasculaire, de recomposer le puzzle. Elle ne marche plus qu'en tâtonnant son chemin le long des murs. Elle ne distingue plus les trottoirs. Faut lui prendre le bras quand il y en a un... Elle a perdu l'usage d'un œil.

Rougeur et inflammation, une paupière qui pendouille. Pas joli à voir... Les *aides familiales* qui lui apportent les repas sains et équilibrés détournent pudiquement le regard... À peine arrivent-elles qu'elles voudraient déjà être parties... *Overbookées*... Elles sont si nombreuses les vieilles dames qui attendent leur pitance... C'est organisé tip top de nos jours...

Maman me l'a dit : *Je te vois à moitié et encore... Le visage est flou... heureusement j'entends ta voix...* Son cœur, très costaud encore, l'a toujours été... Elle a beaucoup bossé dans sa vie... Elle aimait ça... Je l'ai fait souffrir quand j'étais même, petite frappe, véritable teigne... Si elle avait du dévouement, elle savait défendre ses propres intérêts. Elle perdait parfois les pédales... Elle a compris beaucoup de choses... Que sans le travail on allait à vau-l'eau...

Il me reste quelques photos, celle d'une superbe jeune fille entre autres, aux pommettes saillantes, dont l'étudiant en médecine fut amoureux, celle d'un petit Palestinien aux yeux éblouis... ou encore celle de Charles-Albert Cingria avec qui il sillonna les alentours d'Aix-en-Provence à bicyclette et qui lui écrivait des mots du genre : *Mais que c'était gentil et prometteur de vous voir au plus sublime moment de la journée.*

En vérité, ce qui me touche dans ces cahiers, c'est l'enthousiasme, l'inquiétude, le besoin de grandeur... Une ferveur non feinte, non jouée, teintée de mélancolie... Il m'arrive parfois, lisant ces lignes avec un mélange de curiosité et d'impudence,

de vouloir les corriger, modifier une expression, changer un adjectif... Je m'interdis ce geste. Le projet n'est pas de dresser un portrait idéalisé ni d'évoquer un papa sympa ou un papa funeste.

Je voudrais cheminer au plus près d'un individu qui m'intrigue, qui m'apprit à parler, à raconter des histoires, à évoquer mes vacances dans les montagnes : les marches de plusieurs jours que je faisais avec lui, dormant sur la paille des granges ou sous le délicieux édredon parfaitement entretenu des pensions... Il m'avait acheté un bloc pour dessiner ainsi qu'un carnet où il me proposait d'évoquer les paysans que nous avions croisés, les couleurs du ciel et celles des prairies.

Tu n'as pas besoin d'écrire un roman, me disait-il, tu peux décrire un coucher de soleil, un clocher au milieu du village que tu ne connais pas encore, dans lequel nous arrivons, où nous passerons la nuit. Tu peux parler d'une salamandre croisée sur la piste caillouteuse, juste avant que la pluie ne se mette à tomber. Je ne sais pas, disait-il encore, je ne t'oblige pas à le faire, mais tu apprendras ainsi à mettre de l'ordre dans ta tête... Essaie, tu verras !

Je crois comprendre maintenant pourquoi il m'encourageait à fixer sur le papier une pensée fugitive, le bleu-gris d'un ciel, le vol d'un rapace, une image passagère qui mérite d'être fixée... Je crois comprendre pourquoi il attirait volontiers mon attention sur les trésors inaperçus au bord des chemins...

Une vingtaine d'années avant ces excursions dans les Alpes, il écrit dans son propre cahier à couverture noire : *Cette Juive unijambiste chez qui je prends des leçons d'anglais. Elle aime les arts et me parle avec fougue de la Renaissance italienne. Michel-Ange est l'homme qu'elle admire le plus. Elle chante la beauté des corps robustes. À la fin de l'entretien, elle prend ses béquilles et m'accompagne à la porte. Dans ce pays de solitude, j'ai trouvé un grand réconfort chez cette dame invalide et riant de bonheur. Elle a trouvé sa terre, d'où personne ne pourra la chasser.*

Le désir de connaître le monde est plus fort que tout. L'homme ne reste pas cloîtré dans un hôtel ou chez un confrère, il est happé par la vie, le mystère... Il songe parfois au village où il est né, aux vignes qu'il aime tant, au chasselas qu'il buvait avec ses amis... Et voilà que le désert s'impose encore.

Cet homme avait un air moqueur et sa bouche animée d'un rictus suave me remplissait de trouble. Sa taille frêle donnait encore davantage de vie à son regard perçant, il avait de beaux yeux très noirs. Un jour, je le revis. Il était couché au fond de sa tente, sous un amoncellement de couvertures éparpillées, d'où montait une odeur de chaleur rance. Ses yeux nageaient dans le vide, il bégaya quelques paroles. De cet homme que j'avais connu, je ne retrouvais que l'ombre tandis que, dans un coin de la tente, un bandit de Jérusalem confié à ce fils de cheikh grimaçait d'orgueil. Mais qui avait fourni la drogue ?

DANS un des cahiers à couverture noire, intitulé *Notes*, des listes de mots français, allemands, espagnols. *Hold*, favorable, propice. *Kluft*, crevasse, fente. *Scherz*, badinage, plaisanterie... Émile lisait les auteurs de langue allemande dans le texte. Il traduira plus tard avec un ami le roman d'un auteur bernois... Cet ami vient chaque semaine. Il est invité pour le repas du soir. Comme ma mère ne l'aime pas, elle se contente de cuire des pommes de terre ou une saucisse de veau. Ce détail m'a frappé parce qu'elle était excellente cuisinière. Nous avons l'habitude de manger des plats raffinés, à la fois légers et divinement assaisonnés... L'ami qui vient traduire avec mon père le roman d'un auteur bernois a de grosses pattes qu'il plonge dans le plat pour saisir une pomme de terre. Il la coupe dans son assiette en racontant je ne sais quelle histoire. La mère de cet ami fut blanchisseuse dans un palace. C'est là qu'elle fit la connaissance de la mère d'Émile, femme effacée, pleine d'égards pour les autres.

Elle aussi blanchisseuse avant de rencontrer le facteur des postes.

Après le repas, les deux compères se rendent dans une pièce où, assis l'un à côté de l'autre, ils corrigent leur traduction, choisissent telle préposition au détriment de telle autre, discutent longuement la valeur d'un temps verbal, opposant tel argument à telle allégation... Ils travaillent jusqu'à minuit et, quand l'ami prend congé, on entend un rugissement dans le corridor, un éclat de rire, puis le bruit du moteur de sa Peugeot... Mais que faisais-je dans ma chambre, à cette heure-là de la nuit ? Avais-je résolu un problème de maths, ou révisé une liste de vocabulaire, contemplé des corps satinés de pin-up à poil ou mémorisé les noms des capitales ?

Schwül, suffocant, accablant. *Klirren*, cliqueter. *Vermuten*, supposer... Quand a-t-il transcrit ces mots ? D'où viennent-ils ? Du roman qu'il traduisait dans les années soixante ? *Ermahnung*, exhortation. Sont-ce des mots qu'il aurait pu lire dans un journal, la *Neue Zürcher Zeitung* par exemple ? *Einst*, autrefois. *Genuss*, jouissance... Plus loin dans le cahier, ce sont des mots espagnols. Je pense qu'il les a copiés pour apprendre cette langue avant de se rendre au Mexique... Ou bien aurait-il voulu, de retour au pays, approfondir ses connaissances ? *Clavar*, enfoncer. *Arado*, charrue. *Angustia*, angoisse.

Quand on me demande si je maîtrise la langue espagnole, je réponds par la négative, car j'avais trois ans lorsque nous avons rejoint le jeune médecin à Mexico, dans une villa qu'un homme

d'affaires bâlois lui louait... Splendide demeure coloniale, entourée de palmiers plantés dans un grand jardin verdoyant... J'y ai construit des centaines de châteaux avec les pièces en bois de différentes couleurs que les enfants utilisaient alors, avant l'apparition des Lego sur le marché.

Dans un film huit millimètres conservé dans le tiroir d'une commode, un gamin trône au milieu des palmiers... Dès qu'un chat s'approche de lui, il réagit violemment, les traits convulsés, la bouche entrouverte, frappant cruellement le pauvre animal qui n'y comprend rien. On voit également, dans ce film, une grosse voiture américaine de couleur bleu foncé, conduite par un moustachu aux yeux bridés.

— C'est le taxi qui venait te chercher tous les matins pour te conduire à l'école... oui... naturellement... pas une école... mais une école pour filles de diplomates..., disait ma mère en esquissant un sourire, tu avais une petite valise rouge dans laquelle je mettais une banane et un sandwich, tu portais une ravissante veste à carreaux, tu exigeais que la raie séparant tes cheveux soit irréprochable... Tu étais le seul garçon parmi toutes ces jolies gamines... Pourquoi étais-tu méchant avec les chats ? Je me demande quel plaisir tu éprouvais en les maltraitant... Je me suis dit que tu étais cruel..., et que tu éprouvais un certain plaisir à exercer cette cruauté aux dépens du pauvre *gato*... C'est un trait de ton caractère..., mais je ne t'en voulais pas.

La cara, le visage. *Demorarse*, perdre du temps... Le verbe tombe au bon moment sous mes

yeux, car c'est exactement ce que j'envisage de faire : perdre du temps avec ces cahiers à couverture noire... Ils m'accompagneront pendant quelques années... J'y reviendrai avec l'impatience du novice, avec l'enthousiasme tempéré de l'homme désorienté, perdu dans les rues d'une ville qui lui semble de plus en plus étrangère, où il vit pour traquer de nouvelles images, fréquenter un ou deux peintres, assister à des spectacles envoûtants...

AU COURS des années vingt, le monde industriel vit deux révolutions importantes: le secteur de l'électricité et celui de l'automobile entrent dans ce qu'on appelle la production de masse... La fabrication d'articles manufacturés connaît un incroyable essor. L'automobile entraîne de profonds changements dans le rapport des individus à l'espace... Mais c'est, alors, une manière de se distinguer socialement et, sur les photos familiales que j'ai retrouvées (côté paternel), aucune automobile n'apparaît.

Le facteur des postes n'appartient pas aux catégories les plus aisées de la population. La vente des vignes que son père avait achetées en revenant des colonies, cette vente lui permit de faire construire une maison dans le haut du village, elle ne lui suffit pas pour acheter une automobile, moyen de transport réservé aux fabricants de cercueils, aux grands exportateurs de machines-outils, aux écrivains à succès et aux ingénieurs constructeurs de locomotives.

Mon grand-père souhaite une vie meilleure pour les siens, davantage de confort domestique, l'accès aux moyens de communication. Il fait installer, contre un mur du corridor, un support en bois muni d'un coffre destiné aux piles d'alimentation... Comme cette installation fait penser à un meuble de cuisine, on la surnomme *la boîte à sel*. Pour commander de la viande ou appeler une vieille tante, on saisit le combiné qui repose dans la pénombre.

Une autre nouveauté bouleverse les habitudes des villageois. Des coffrets rectangulaires en bois ou en ébonite noire font leur apparition sur les tables, les étagères ou les commodes de certaines familles. Une antenne, constituée de quelques mètres de fil, suffit pour capter les stations les plus puissantes. Un très beau tissu cache la membrane du haut-parleur. Après le repas, le *pater familias* se lève, quitte la cuisine pour aller tourner, d'un geste solennel, le bouton du poste. La pièce se remplit de voix, celles d'Yvette Guilbert (*Dites-moi que je suis belle, J'suis dans l'bottin*), de Marie Dubas (*Mon légionnaire, Le Doux Caboulot*) ou de Mistinguett (*Fleur d'amour, La Java de Dou-doune*).

D'autres voix peuvent retentir. Dès le début des années trente, ce sont plutôt des éclats de voix, ceux d'un homme qui cherche à attirer ainsi l'attention des auditeurs, une voix enrouée et peu mélodieuse, gutturale et menaçante, une voix qui tonne et siffle comme celle d'un acteur aux narines obstruées, d'un histrion sûr de son fait, qui s'adresse au cœur de ceux qui l'écoutent et dont le but évident est d'exercer une emprise sur les gens, un homme qui s'anime, s'excite, s'exalte, martelant des phrases

haineuses contre les ennemis voulant saboter ses projets, un homme dont les discours délirants devraient alerter n'importe quel auditeur sensé et que le grand-père écoute, assis dans son fauteuil au tissu élimé, les bras croisés et la petite moustache carrée (coupée à la largeur du nez) tendue vers un horizon incertain.

J'ignore quels effets ces discours produisent sur l'esprit du facteur des postes qui aime avant tout l'ordre et la propreté, qui voudrait imposer les mêmes normes à tout le monde, qui est incapable de se reconnaître dans l'Autre... Raison pour laquelle la méfiance grandit à l'égard de son fils qui lui préfère des gens lisant *Anna Karénine*, parlant de Goya ou de Kropotkine... Ce fils rebelle ne se gênera pas pour fréquenter des individus peu recommandables qui gagnent leur vie on ne sait comment ou qui ne la gagnent pas du tout.

Ainsi fréquentera-t-il un fils de riches exploitants viticoles, qui se rend régulièrement à Paris pour y retrouver des poètes, des danseuses, des marginaux de toutes sortes avec qui il fait la bamboula, logeant dans les meilleurs hôtels et claquant son argent dans les restaurants les plus huppés jusqu'au jour où, réduit à sa plus petite dimension, il rentrera au pays et perdra peu à peu tout contact avec ce qu'on nomme la réalité, soutiendra des points de vue indéfendables, prétendra entendre des bruits, des murmures, des grincements, des animaux lui intimant l'ordre de se rendre à une assemblée secrète...

Pour le grand-père facteur des postes, c'est la ligne à ne pas franchir.

Quand il apprend que des inconnus viennent habiter dans le village et que ces inconnus ne changent pas le nom sur la boîte aux lettres, il grommelle des mises en garde... Il se demande comment ces inconnus subviennent à leurs besoins, où ils peuvent bien se trouver quand on ne les voit pas, pourquoi ils ne fréquentent pas régulièrement le Café des amis... Il prête une oreille attentive aux rumeurs qui circulent. *L'inconnu serait-il sorti de prison ? – L'inconnue boit-elle du schnaps en cachette ? – S'adonneraient-ils à des trafics suspects ?*

Les musiciens de la fanfare, compagnons du grand-père, en rajoutent volontiers une couche. La situation des nouveaux venus occupe une grande partie de leurs discussions après les répétitions, quand ces messieurs rangent leurs instruments en ricanant ou en pestant contre tel ou tel homme politique. Tout le monde, au village, aime le facteur des postes, et plus particulièrement les musiciens de La Lyre qui voient en lui un gai luron, généreux et serviable, sachant parler aux dames... C'est que l'homme, avec sa petite moustache carrée, soigne sa mise. Il a tout d'un dandy. Ses gilets et ses complets, il les fait tailler sur mesure.

Lorsque ces gilets et ces complets sont confectionnés, il se rend en ville pour les essayer. Après quoi, le magasin en question propose un service clients de qualité... Sur simple appel téléphonique, des employés de ce magasin viennent chercher, même dans les villages, toute pièce de vêtement achetée chez eux, la repassent gratuitement de manière irréprochable et la rapportent au domicile du client aussi souvent qu'il le souhaite... J'ai

retrouvé un carton, sur lequel on peut lire : *Nos complets restent beaux plus longtemps s'ils sont repassés de temps en temps par un spécialiste, dans les règles de l'art, et le client est heureux s'il économise de l'argent.*

Cette étonnante publicité ne peut concerner que les vêtements du grand-père car, sous le texte, apparaît une camionnette de livraison d'un magasin de confection qui n'existe plus depuis longtemps. Cette camionnette a toutes les caractéristiques d'un véhicule d'avant-guerre : les roues à rayons, les phares globuleux devant le capot (je veux dire laissant un espace entre le capot et eux), la roue de secours fixée sur la carrosserie, le logo certes conçu en style dynamique mais peint en lettres cursives dont les pleins et les déliés sont ceux des publicités des années trente.

En évoquant cet aspect de la personnalité du grand-père, je me demande comment il faisait pour payer tout ça, pourquoi il avait besoin d'une telle mise en scène et s'il dépensait autant d'argent pour les vêtements de sa femme.

A U SEUIL de l'éternité est le titre que donne Van Gogh à un tableau peint en 1890. On y voit un vieil homme de bleu vêtu, assis sur une chaise empaillée devant une cheminée, les coudes sur les cuisses, le visage enfoui dans ses poings... Cet homme a l'air d'un ouvrier agricole avec ses grosses chaussures. On dirait qu'il a perdu le goût de vivre, qu'il n'a plus aucun intérêt pour les autres et que rien, mais strictement rien ne pourrait le soulager... Est-ce une terrible angoisse ou une culpabilité dévorante qui écrase le malheureux ?

Deux ans avant de peindre ce tableau, Vincent est pris d'une crise de folie. Il tente d'avaler de l'essence de térébenthine. Il est interné avec interdiction de retourner à la maison jaune où il a l'habitude de peindre, les voisins ayant orchestré une pétition pour le déloger. Très productif à l'asile de Saint-Rémy, il peint les champs de blé qu'il peut admirer de sa chambre. Lors d'un séjour à Auvers-sur-Oise, dans un champ où il emporte ses couleurs et ses pinceaux, il se tire une balle de revolver dans

la poitrine... C'est dans cette période de grande créativité qu'il peint *Au seuil de l'éternité*, ce tableau qui m'intrigue parce qu'il évoque une perturbation interdisant toute forme de plaisir chez l'individu étouffé par des sentiments d'inutilité, d'impuissance, de désespoir.

Ce trouble de la personnalité qui nous empêche de songer à un quelconque projet, je l'ai connu à l'époque où j'étais étudiant. Les traits tirés, le pas hésitant, je me rends à la gare pour retourner dans mon pays. Sans avertir mes parents, je débarque chez eux. Ayant mis leurs plus beaux habits, ils rejoignent leur voiture quand ils voient, au loin, un pauvre type non rasé, l'œil vague et la semelle triste... Ils ne veulent pas y croire. C'est bien leur fils... Que fait-il là...? Il n'a pas téléphoné pour annoncer son arrivée. Et pourquoi ce jour-là, précisément? Alors qu'ils le croient à l'étranger... Ils lui souhaitent la bienvenue, lui ouvrent la porte de la maison et s'excusent. Ils sont invités chez des amis. Ils ne peuvent se décommander. Ils partent... Je rejoins ma chambre où je dors une nuit et un jour.

Mon père comprend vite de quoi il s'agit. Il ne m'assaille pas de questions. Il ne prononce pas les phrases habituelles : *Faut te reprendre!* – *Est-ce que tu manges assez?* – *On va consulter quelqu'un...* Non, ces phrases, il ne les prononce pas. Il se contente d'accepter la présence de ce spectre inquiétant. Il reste des heures, en fin d'après-midi, assis à côté du fantôme, dans un silence de crypte qui fait plus de bien au fantôme qu'un empressement d'infirmière penchée sur son patient... Un jour il dit : *T'as un*

costume de bain ? – Oui – Alors prends-le... ! Je ne lui demande pas où nous allons... On monte dans sa voiture.

Après avoir étendu sur les galets tièdes un grand linge de bain puis enlevé nos vêtements, nous nous asseyons... Les genoux dans les bras, nous fixons les montagnes en face, les maisons du village qu'on distingue de l'autre côté du lac, au pied de ces montagnes dont il n'y a rien à dire. Je me rappelle ce moment de recueillement dans un paysage magnifique, où il suffit de regarder le monde pour se sentir exister, où la moindre parole serait de trop.

Si un être humain est capable de respecter cette pause, au milieu du vacarme, c'est que cet être humain, assis à côté du spectre, a dû connaître l'état d'effondrement qu'on nommait mélancolie au XIX^e siècle. Notant ceci, me revient à l'esprit ce que Pap's écrivait à l'âge de vingt-trois ans dans un des cahiers à couverture noire :

Accepter chacun dans sa condition, dans sa destinée, c'est à cela que je dois m'appliquer.

CES ÉTATS de découragement, l'étudiant nommé Émile les connaît. Son journal intime en témoigne : *Fardeau de la vie quotidienne – Tout me pèse – Je me dessèche dans ma solitude – Me maîtriser, au prix de grandes souffrances...* Des doutes sur son avenir le tourmentent. Il a promis à sa mère d'étudier la médecine, mais, pour entrer dans cette faculté, il faut connaître le latin... Émile l'apprend. On accepte finalement le fils du facteur des postes à la Faculté. Il y rencontre des enfants de bonne famille dont certains deviendront ses amis, mais dont la plupart ricanent en voyant débarquer cet élégant jeune homme qui, né dans un village vigneron (un bouseux en quelque sorte), a la prétention de se mesurer à ceux que légitime leur rang social.

Un détail au sujet des bonnes familles. Le cadavre de mon père repose depuis un jour sur son lit. Je l'ai dénudé, puis lavé avec une serviette et du savon. Je l'ai vêtu de son plus beau costume, sans oublier de bander sa tête pour que la mâchoire ne

pende pas. Alors un enfant de bonne famille devenu vieux s'approche du lit. Ma mère lui tend une chaise. Il prend place sans dire merci. Il regarde longuement le corps. Que se passe-t-il dans sa tête ? Revoit-il les villes italiennes qu'il a visitées avec son ami... ? Se souvient-il qu'il a demandé à cet ami de le défendre devant un tribunal dans une affaire de divorce ?... Il ouvre tout à coup la bouche en fixant le visage sans vie : *Pour dire la vérité, nous ne nous sommes jamais compris...*

Dans le salon du facteur des postes, on continue d'écouter les voix qui sortent de la boîte rectangulaire en ébonite noire. Mais le vent commence à tourner. La presse du monde entier parle d'une bataille décisive, qui fera un à deux millions de morts parmi les combattants et les civils... Après avoir tenu pendant plusieurs mois les neuf dixièmes d'une grande ville en ruine, la sixième armée du général von Paulus subit les assauts de l'artillerie soviétique. Longue bataille où les partisans se battent, même au corps à corps, pour chaque maison, chaque pièce, chaque recoin. Ils tendent des embuscades meurtrières et sèment la terreur.

Une des plus sanglantes batailles de l'Histoire, au cours de laquelle les femmes jouent un rôle de premier plan du côté russe, formant des unités et des groupes de tireuses d'élite, affrontant l'ennemi au milieu des gravats, dans les caves et les étages des immeubles à demi effondrés, posant des mines et des engins explosifs, supportant mieux le froid sibérien qui décime les unités allemandes... Combat mythique et victoire finale de Staline qui

connaîtra un retentissement mondial, puisqu'elle aura marqué le début du déclin du végétarien au visage inquiétant qui utilisait la radio pour faire passer, de sa voix gutturale et sifflante, ses messages de ressentiment et de haine, ses appels à la vengeance et à la construction d'une Europe nouvelle... Les Allemands cachent la nouvelle de cet épisode désastreux, mais le facteur des postes peut tourner le bouton et écouter d'autres speakers, d'autres speakerines.

Il y a, chez l'étudiant qui commence ses études au cours de la Seconde Guerre mondiale, une détermination, une obstination, un courage, une énergie, qui m'en imposent... *Je dois consacrer tout mon temps à la médecine, m'y donner entièrement – Si le destin est contre moi, il faut serrer les dents – Je suis convaincu qu'aucun obstacle ne m'arrêtera, si ce n'est la mort ou la maladie...* Il y a là comme un culte de la volonté. On a le sentiment que le dénommé Émile sait exactement ce qu'il veut; qu'il mettra tout en œuvre pour conformer sa vie à cette intention... Mais d'où lui viennent ce cran et cette constance?

Je le demande parce qu'on m'a toujours considéré comme un être fantasque, pétochard, capricieux. Les institutrices disaient que j'étais incapable d'approfondir un problème, d'aller au bout d'une activité dans laquelle je m'étais engagé, que je me contentais de peu, bref que j'étais un *être superficiel*... J'ai longtemps vécu avec ce grief au fond de moi, grief que je n'ai cessé de tourner dans tous les sens comme un nouveau gant dont on voudrait découvrir jusqu'à la moindre couture.

J'étais condamné à la futilité, à la frivolité ou, peut-être, à la légèreté. Ce qui, dans le fond, n'est pas une condamnation si grave puisque j'ai toujours préféré la légèreté à la lourdeur des hommes... Mais selon le verdict des institutrices qui détestaient le ricaneur impertinent, je ne ferais jamais qu'effleurer les choses du bout des doigts... Quant au fils du facteur des postes, avait-il *cette volonté qui ne recule jamais, que l'événement peut contrarier, mais qu'il ne peut jamais soumettre* ?

Juste après la guerre, Émile étudie la forme et la structure des organismes vivants, des organes et des tissus... Il dissèque des cadavres à l'Institut de pathologie, examine les inflammations, les troubles vasculaires, les altérations cellulaires... Il reste, tant qu'il y a une lueur de jour, assis dans sa petite chambre qui donne sur un des plus beaux vergers du village : deux cerisiers, un poirier, des framboisiers, du cassis, des radis, des salades, quelques vignes et des courges qu'on découpe en tranches somptueuses l'automne venu.

Il reste volontiers enfermé dans cette petite chambre que son père lui a joliment arrangée malgré sa méfiance à l'égard du jeune homme en timide révolte : un lit à ressorts (cadre en bois massif), une bibliothèque, une armoire et un bureau, devant lequel Émile passe la plus grande partie de son temps à étudier le système nerveux, à apprendre par cœur les noms de tous les os du squelette, à comprendre le fonctionnement de la rate, des reins, du pancréas... Dès que la nuit tombe, il pose le menton sur une main et pense à sa mère dont la respiration

produit un léger sifflement qu'elle ne produisait pas auparavant...

Quand Émile ne va pas en ville pour suivre certains cours, il passe des journées entières à plancher sur le système gastro-intestinal, les appareils respiratoire, urinaire, reproducteur... Il ne cesse de revenir à ce viscère musculaire situé entre les poumons, dont la forme ressemble à celle d'une pyramide au sommet dirigé vers le bas, ce viscère musculaire dont on lui a dit (ou l'a-t-il appris dans les livres? ou l'a-t-il appris dans la vie?) qu'il était également le siège des émotions, des sentiments, des passions..., ce qui pourrait expliquer le choix de la cardiologie pour ce fils de facteur des postes sensible à la beauté du monde et intrigué par le comportement des humains.